



Six filles dans le vent

Laura CUNNINGHAM

ISBN : 978-2-266-15496-3

N° 12632

Prix : 6,70 €

CHAPITRE SIX

*Où Nina et Jessie préparent des hors-d'œuvre,
boivent du vin rouge australien, se racontent leurs secrets,
et fomentent une conspiration anti-Martha.*

Crudités en duo

L'arrivée des invités provoque toujours chez leurs hôtes un regain d'optimisme. Déjà requinquée par la musique, le feu dans la cheminée, et les bonnes odeurs de cuisine, Jessie se sentit encore mieux quand le monte-charge grinçant s'arrêta, et que les portes s'ouvrirent sur Nina.

Nina, de son côté, trouva l'accueil chaleureux. En entrant dans le loft, elle vit les bougies allumées, le feu crépitant. Elle inspira les senteurs conjuguées de pommes de terre au four, d'ail et de romarin. Sa faim ainsi aiguillonnée lui rappela la sensation toute neuve de son ventre plat, et elle eut une bouffée d'euphorie.

Pour Jessie aussi, Nina apportait un souffle d'odeurs exquises. Elle arrivait portée par une brise d'Air du Temps et un soupçon de chewing-gum à la menthe sans sucre. Quand elle tapa ses bottes fourrées, ses bracelets cliquetèrent, et en embrassant sa joue glacée, Jessie perçut un parfum de gel et de neige. Cette arrivée serait la plus intime ; encore seules, elles profitaient de l'absence de leurs amies. Leurs embrassades furent plus longues, plus exubérantes. Elles s'écrièrent en chœur :

— Dis donc, ce que tu es belle !

Aussitôt suivi d'un :

— Non, c'est toi.

En serrant Nina dans ses bras, Jessie sentit poindre pour la première fois un peu de plaisir à la perspective de cette soirée. Surprise, elle oubliait que c'était toujours pareil, qu'elle préférait les hors-d'œuvre au plat principal, les arrivées aux adieux qui s'éternisent...

Dans l'enthousiasme du moment, le sourire de Nina lui fit chaud au cœur, avec cette façon de plisser ses yeux noirs, les fermant presque, à la russe. Nina avait les lèvres pleines et rouges, des pommettes slaves très hautes. Son sourire était si large qu'une ligne de gencives apparaissait au-dessus de ses dents blanches.

— Ouauh ! s'écrièrent-elles d'une même voix.

Jessie était soulagée que Nina arrive la première – c'était la moins compliquée de la bande, celle à qui elle avait le plus envie de raconter sa nouvelle histoire d'amour, et celle qui serait la plus efficace pour l'aider à finir de préparer les hors-d'œuvre.

— Tu es magnifique, dirent-elles encore.

Elles pouvaient se permettre d'être plus tendres, de se dire plus de choses parce qu'il n'y avait pas de témoins.

Elles commencèrent par des considérations purement physiques.

— Tes cheveux ! s'exclama Jessie. Je ne t'avais encore jamais vue rousse.

— Ma teinture a tourné !

Cela les fit rire. Elles se seraient volontiers tout raconté, mais encore fallait-il que les autres leur en laissent le temps. Jessie faillit ouvrir le tiroir de la cuisine où elle avait rangé, à côté des spatules en bois, la mauvaise photo de Jesse Dark. Elle mourait d'envie de la montrer à son amie et de s'écrier comme une collégienne : « Hein, qu'il est beau ? »

— Tu as changé... remarqua Nina en la regardant. Il s'est passé quelque chose...

Elle recula d'un pas pour mieux l'examiner. Jessie était devenue toute rouge. Rouge tomate. Elle avait changé physiquement : elle se tenait plus droite, sa taille semblait plus mince, ses hanches plus rondes.

— Il s'est passé quelque chose, répéta Nina. Quelque chose d'agréable.

Jessie, éclairée par les bougies, les lampes et le feu, redevenait presque la petite fille de son enfance. Ses cheveux noirs, habituellement raides, ondulaient en boucles humides autour de son visage, dynamisés par la chaleur qui montait de la cuisinière. La laine duveteuse de son pull angora porte-bonheur évoquait la sensualité, comme si l'empreinte de son amant y était restée, témoin de son escapade amoureuse. Elle était métamorphosée, on voyait qu'elle avait eu du plaisir.

Jessie faillit tout raconter d'un coup, mais se tut par prudence pendant que Nina enlevait son gros manteau de laine noir à col de fourrure en acrylique. Elle apparut dans un jean serré et un pull moulant et lui lança un regard invitant les commentaires, fière d'avoir accompli l'exploit de perdre du poids.

— Mais tu es toute mince ! s'exclama Jessie. Ça te va très bien.

— Oui, il faut croire que ça me va bien... Je me fais aborder tous les cent mètres ! J'ai été accostée neuf fois ce soir, dont une en bas de chez toi. Il y en a même un qui m'a proposé cinquante dollars, tu te rends compte, ajouta-t-elle avec un rire. Tu ne trouves pas ça un peu bas comme tarif ? J'ai l'air d'une pute de bas étage ?

Nina eut l'envie presque irrésistible de faire ce qu'elle s'était juré de ne pas faire, c'est-à-dire de raconter à Jessie ce qui était arrivé dans l'après-midi, de lui livrer tous les détails sordides de sa rencontre avec le con-gourou. En avouant le pire, elle exorciserait peut-être sa mésaventure, mais leur restait-il assez de temps ?

Jessie, de son côté, était soudain dévorée de culpabilité. Il y avait un type louche en bas de chez elle. L'angoisse lui tordait les tripes. Si l'une de ses invitées se faisait agresser, ce serait sa faute.

Elle pensait souvent à l'histoire de la pauvre fille, juste « la copine d'une copine », qui avait trouvé la mort dans l'accident de voiture du peintre Jackson Pollock. Jessie était passée sur la route où la copine était morte. On lui avait montré l'endroit exact où l'accident avait eu lieu. La faute à l'amitié, à l'alcool, et à la fatalité, parce qu'une fille avait accepté de suivre une amie qui lui avait dit : « Viens, on va s'amuser. »

Si ses amies se faisaient agresser en bas de chez elle, ou simplement sur le trajet, Jessie se sentirait... pas exactement responsable, mais impliquée... comme complice du destin.

Mon Dieu, faites qu'elles ne soient ni violées, ni agressées, ni escroquées, ou en aucune façon gravement traumatisées par la soirée d'aujourd'hui, pria-t-elle.

Quand elle demanda à Nina si l'homme lui avait proposé de la drogue, celle-ci éclata de rire, comme elle savait le faire, à gorge déployée.

— Non, il agitait une petite queue toute rose... fluo comme un affichage numérique.

— C'est tellement triste d'en être réduit à ça... surtout par ce froid ! N'empêche, je préférerais qu'il aille faire ça ailleurs.

— J'ai failli en lâcher mon gâteau. Là, on aurait vraiment été embêtées. C'est un gâteau au chocolat sans farine. Empêche-moi d'en manger, je l'ai fait pour vous.

Jessie prit le paquet et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le gâteau sortait du four et sentait le chocolat, les œufs... Le cœur était sans doute fondant. Elle remercia Nina.

— Tu es la seule à avoir proposé d'apporter un gâteau.

Nina expliqua qu'elle ne devait se nourrir que de boissons de régime jusqu'au jeudi suivant parce qu'elle suivait le régime rapide du Dr Duvall. À partir de jeudi, elle pourrait manger du blanc de poulet sans la peau, mais jusque-là, elle n'avait droit qu'à ses sachets de « mange-graisses énergisants ». Elle en montra un à Jessie.

— J'ai encore le droit d'en prendre un ce soir, et après je dois attendre demain. Je ne mange plus aucune nourriture normale. Je mélange ça à de l'eau minérale, si tu en as.

— Pas ce soir, protesta Jessie en montrant la table. Il faut que tu fasses une exception. J'ai prévu cinq coquelets... regarde, on se croirait sur le tournage de « Massacre au poulailler ».

Sur le plan de travail, les coquelets étaient présentés dans leur plat, bien glacés, dorés, avec leurs petits pilons pointant en l'air. Comme elles étaient seules, Jessie avoua qu'elle était très en retard dans ses préparatifs, mais qu'elle était tout de même parvenue à préparer un repas présentable.

— Allez, il faut que tu manges avec nous, insista-t-elle.

— Ça ne me gêne pas de vous regarder, au contraire, j'aime bien ça. C'est comme d'aller soutenir son équipe à un match.

Nina, en voyant Jessie si radieuse, avait tout de suite subodoré une rencontre. Dans ce cas, elle pouvait bien lui raconter ses déboires avec le con de l'après-midi... Elle s'installa au comptoir de la cuisine pour préparer les crudités. L'ayant souvent aidée, elle savait quoi faire.

Tout en coupant en deux des tomates cerise, Nina n'épargna pas les compliments : le loft était vraiment magnifique, la décoration ravissante, le berceau ancien une merveille.

Jessie lui demanda des nouvelles de sa mère. Un triste dialogue qui ne variait guère d'une fois sur l'autre.

— Comment va-t-elle ?

— Pas de changement.

Ce qui voulait dire « toujours mourante ». Jessie comprit son laconisme. Nina était venue pour échapper quelques heures à la maladie de sa mère ; ce soir, il fallait plutôt parler de l'avenir, ou du bon vieux temps.

Nina pensait à peu près la même chose : elle éprouvait un réel soulagement. Son angoisse s'était atténuée comme si elle était entrée dans un sanctuaire. Le temps d'une soirée, elle pouvait laisser sa tragédie à la porte, ne plus penser à sa cité du Grand Nord déjà ensevelie sous la neige. Oublier la maladie, la mort, la vieillesse... laisser là-bas ces spectres enveloppés dans leur suaire de neige, gelés dans

leur exil sibérien du Bronx, pendant qu'elle était en permission avec ses amies à NoHo. Ici, on ne pensait plus qu'aux amis, aux amants, au succès... Il y avait des plats délicieux (même si ce n'était que pour les regarder) et du vin, qu'elle avait le droit de boire. Nina se sentit mieux avant même de porter à ses lèvres le verre en cristal que Jessie lui remplissait.

— C'est du rouge australien, avoua Jessie en le lui tendant, mais on dirait un bon vin français. Cela les fit rire ; il n'y avait pas si longtemps qu'elles ne buvaient plus de vin bon marché. Avant, elles n'avaient acheté qu'au plus bas prix, du vin « maison » à 5,95 \$ qui ne leur remontait que brièvement le moral. Quelques années plus tôt, elles avaient finalement dû admettre qu'à moins de neuf dollars, on avait mal à la tête, ou des aigreurs d'estomac.

Aucune des six ne buvait de vin blanc, sauf le champagne, ce qui ne comptait pas parce que c'était toujours bon. Elles plaisantaient en disant que le bon vin blanc n'existait pas, qu'on le livrait par cargos géants, comme le pétrole, et qu'on en remplissait des fausses bouteilles étiquetées, la nuit, pour servir aux réceptions.

« Le mauvais blanc », c'était leur terme générique pour la piquette servie dans les congrès. Là, on mettait les migraines sur le dos des réunions de travail, et des hôtels, sinistres mais confortables, où on vous logeait avec des gens auxquels on n'aurait jamais adressé la parole en temps normal.

Depuis qu'elles gagnaient mieux leur vie, elles buvaient du rouge australien parce que cela ne revenait quand même pas trop cher pour un goût proche du cabernet. Jessie avait acheté trois bouteilles de son vin préféré, un shiraz d'un vignoble dont elles connaissaient bien l'étiquette : Rosemary Estates.

Les vins de Rosemary Estates étaient amples en bouche mais pas trop lourds, et mettaient tout le monde de bonne humeur. Sa saveur corsée irait très bien avec les plats bien assaisonnés de ce soir. Quand on levait son verre à la lumière, le vin avait une belle couleur rubis plaisante à l'œil, et son bouquet était fruité. Au cas où elles voudraient boire plus de deux ou trois verres chacune, Jessie avait en réserve la bibine maison, un vin chilien très bon marché mis en bouteilles par un négociant de New York, qui leur permettrait de terminer la soirée.

— Alors ? se demandèrent-elles ensemble.

— Ben..., répondirent-elles encore de concert.

Elles furent prises de fou rire.

— Toi aussi ? demanda Jessie.

Elles se comprenaient toujours à demi-mot. C'était drôle qu'elles aient eu une aventure en même temps après une longue abstinence.

— Tu es amoureuse ! accusa Nina.

Jessie rougit de nouveau.

— Non, toi, raconte..., dit-elle en se versant du vin pour se donner une contenance.

Une prudence instinctive la poussait à se taire, malgré son envie de se confier. Peut-être ne fallait-il rien dire, ou du moins attendre qu'il ait appelé, à huit heures. Elle avait peur que le lien mystérieux qui l'unissait à cet homme, un homme qu'elle connaissait à la fois si mal et si intimement, ne soit rompu si elle s'en vantait trop vite.

J'attends qu'il appelle d'abord, décida-t-elle. Après, on verra...

— Allez, Nina, vas-y, insista-t-elle.

Nina pivota légèrement, levant la lame de son couteau avant de fendre une tomate.

— Tu veux que je te fasse mes croûtons ? proposa-t-elle.

Elle détourne la conversation, pensa Jessie. Nina devait aussi hésiter à raconter son aventure.

— Merci, mais c'est un peu tard pour des croûtons. Elles vont arriver d'une minute à l'autre...

— Dis-moi ce que je peux faire, alors. Je ne demande qu'à t'aider... Je peux te faire des spaghettis, si tu veux.

— Tu crois ? Il y a des pommes de terre...

Elles rirent car elles adoraient toutes les deux ce qui était bourratif. À une époque, quand Nina était moins obsédée par son poids, elles avaient servi les pizzas avec du pain à l'ail.

— Tu peux continuer les crudités, dit Jessie, ou placer les cartons pour indiquer les places, comme tu veux.

— Tu vas nous placer avec des cartons ? Ce n'est pas un peu cérémonieux ?

Jessie était gênée. Il allait falloir parler de Martha, et vite, avant son arrivée.

Elle baissa la voix comme si Martha risquait de l'entendre. Souvent, quand elle filtrait ses appels, elle avait l'impression que Martha devinait qu'elle était là quand elle ne décrochait pas. Martha était capable de tout, même de capter une conversation à plusieurs rues de distance. Jessie jeta un coup d'œil soupçonneux à son téléphone, un appareil blanc très ordinaire accroché au mur dans le coin cuisine. Il y avait une position haut-parleur ; la partie perforée lui faisait penser à la bouche de Martha, toujours ouverte, réceptive, attentive aux détails, et d'une indiscretion épouvantable.

— J'ai été obligée d'inviter Martha...

— Bien sûr, tu ne pouvais pas faire autrement, ça lui aurait fait de la peine.

Jessie vit que Nina fouillait dans les tiroirs pour trouver un couteau mieux aiguisé. Elle savait qu'elle avait de mauvais couteaux. Toutes ses amies s'en plaignaient. Elle s'en faisait elle-même souvent le reproche quand, en désossant un poulet, elle le transformait en charpie.

Nina hésita devant un gros couteau de boucher, une série de couteaux à steak bon marché, et un hachoir. Pour enlever la peau du concombre, elle préféra prendre un couteau à dents plutôt que l'éplucheur.

— Martha va nous fiche la soirée en l'air, commenta-t-elle.

— Non, parce qu'elle ne peut pas rester...

Honteuse, Jessie expliqua son stratagème. Même si elle s'en voulait, c'était la seule façon de passer une bonne soirée. Elle révéla qu'elle s'était arrangée pour choisir le soir où Martha devait aller au restaurant avec Donald pour son anniversaire.

— Donc, conclut-elle, Martha ne fera que passer.

Le chassé-croisé qui s'annonçait les fit rire : Martha devrait partir à 19 h 30 pour ne pas perdre sa table... Donc, si Claire arrivait en retard, ce qui était pratiquement toujours le cas, elles pouvaient parfaitement se manquer.

Nina reconnut que la stratégie était excellente, un modèle de diplomatie. Elle compta les coquelets. Il y en avait cinq : Jessie n'en avait même pas pris pour Martha. Elle saliva : ils exhalaient une odeur si délicieuse qu'elle en sentait presque le goût dans sa bouche. Jessie en avait tout de même acheté un de trop ; elle ne mangerait pas le sien, et, bien sûr, Martha ne pouvait pas rester.

— Tu penses vraiment à tout, s'émerveilla-t-elle.

Peut-être, songea Jessie en se reprochant son manque d'hospitalité. N'y avait-il pas de l'amertume dans les hors-d'œuvre ? Une goutte de poison dans l'assaisonnement ?

Les deux femmes se rapprochèrent, comme si elles craignaient qu'on ne surprenne leur conversation dans le vaste espace du loft. Leurs têtes se penchèrent l'une vers l'autre, leur teinture tournant à l'aubergine sous l'éclairage industriel pendant qu'elles coupaient les crudités en complotant.

Jessie admit avoir bien joué, et qu'en fin de compte, sa ruse épargnerait les sentiments de Martha. Ce n'était pas pour la peiner qu'elles l'excluaient, ni pour lui déclarer la guerre. Simplement, elles re-

doutaient ce qu'elles appelaient derrière son dos l'« effet » Martha.

— Coup de bluff, indiqua Jessie en sortant les cartons destinés à marquer les places.

Les noms étaient écrits au stylo or : *Claire, Lisbeth, Sue Carol, Nina, Jessie, et Martha.*

Elles rirent beaucoup en plaçant le carton de Martha sur la table, bien en vue, pour que, si elle regardait les places, elle ne puisse avoir aucun soupçon... Pendant ce temps, elles buvaient de grandes lampées du rouge australien qui commençait à faire son effet. Leur début d'ébriété leur fit d'ailleurs commettre une erreur qu'elles devaient payer plus tard.

— Puisqu'elle ne peut pas rester, bluffons encore un peu, proposa Jessie. On n'a qu'à placer le carton de Claire à côté du sien.

Même en plaisanterie, cela donnait la chair de poule.

— C'est trop risqué, jugea Nina. Même si Martha ne s'assoit qu'une minute, elle peut faire de gros dégâts. Qui sait les horreurs qu'elle pourrait balancer à Claire...

— C'est fou ce que je me sens coupable. J'ai honte de dire autant de mal d'elle.

Alors, fatalistes, trop conscientes de l'impossibilité de rompre certains liens, Nina et Jessie entonnèrent le refrain rituel :

— Pauvre Martha, à la base, c'est quelqu'un de bien.

Jessie, qui, vivant de sa plume, avait l'habitude d'élaguer ses phrases, de les alléger pour les renforcer, se posait des questions. À *la base*, cela voulait dire quoi ? Martha était-elle vraiment à *la base* quelqu'un de bien ? Elle avait le chic pour vous atteindre, mettre le doigt sur le point sensible.

— Si, c'est vrai, c'est quelqu'un de bien, à la base, répéta Nina sans conviction aucune.

Elle posa son propre carton aussi loin de celui de Martha que possible, puis elle retourna au billot pour reprendre son concombre, le massacrant avec le couteau à dents.

Jessie, qui la connaissait bien après vingt ans d'amitié, sentait qu'elle n'était pas en forme. Elle l'observa d'un peu plus près sous le néon de l'évier. Sa teinture avait vraiment viré au rouge, et la bande grise à la racine indiquait qu'elle se relâchait. Nina avait toujours autant de charme (on disait qu'elle avait du charme, pas qu'elle était jolie, ou belle), mais Jessie remarqua qu'elle s'était mis beaucoup de blush, et du rouge à lèvres plus sombre que d'habitude, comme si elle avait besoin de couleurs plus intenses. Elle eut aussi l'impression que Nina était très pâle sous son maquillage, et son correcteur soulignait ses cernes plutôt que de les masquer. Pourquoi en avait-elle tant mis ? Ne dormait-elle plus bien ? Était-elle très angoissée ? Malade ?

Elle s'en voulait de détecter les failles de son amie. C'était de la déformation professionnelle, de détailler ainsi les gens, de les observer pour les décrire. On cherchait le talon d'Achille même quand on ne voulait pas le trouver.

En tout cas, elle se réjouissait pour Nina qu'elle ait minci – ni pour des raisons esthétiques, ni pour une question de santé, mais parce qu'elle savait que, quand Nina n'en pouvait vraiment plus, elle compensait en mangeant. Ce n'était pas le genre à se laisser dépérir, à maigrir quand elle était angoissée. Au contraire, elle grossissait. Chez elle, la tristesse, le désespoir, se transformaient en graisse. Quand le père de Nina était mort, elle avait pris vingt kilos. Elle avait donné l'intégralité de sa garde-robe et s'était tout racheté dans une boutique de Madison Avenue pour grandes tailles, au nom terrible de « La Femme oubliée ».

Donc cette minceur était bon signe, quelle que soit la méthode employée pour obtenir le résultat. Mais on voyait tout de même qu'elle n'était pas dans son état normal, qu'elle parlait avec trop de nervosité des cadeaux, et de cette fête dont il ne fallait pas dire que c'était une fête pour le bébé.

— Je suis contente, disait Nina. Je ne suis pas allée à une fête de naissance depuis que j'ai quitté le

Bronx.

Tout en hachant les oignons, elle expliqua qu'il n'y avait que ça dans son ancien quartier. Dans le Bronx, tout le monde avait des enfants. C'était une des raisons qui l'avaient poussée à partir de chez elle à vingt ans pour vivre à Theresa House. La résidence était, à l'époque, réservée aux filles qui ne voulaient pas se marier trop vite ni avoir d'enfants trop tôt. Theresa House, comme l'indiquait le règlement, était destiné « aux jeunes filles souhaitant réussir une carrière à New York et cherchant un lieu de vie protégé et respectable ». Nina avait choisi cette solution faute de mieux. À vingt ans, n'ayant pas trouvé de fiancé, elle était partie pour Manhattan, considérant cette partie de New York comme le sanctuaire des célibataires. Pas étonnant qu'elle ait tout de suite adoré ses nouvelles amies ; pas étonnant que leur amitié ait duré si longtemps.

Les anciennes camarades de classe de Nina avaient toutes des enfants depuis longtemps. Leurs enfants n'étaient même plus des enfants. L'une était même tombée enceinte à quinze ans. Elle avait perdu les eaux pendant le cours de sciences sociales. En ce temps-là, les adolescents n'utilisaient pas de contraceptifs. On faisait comme si personne ne couchait avec personne. Cynthia Greenspan. Elle avait appelé son fils John Travolta. John Travolta Greenspan. Il devait avoir... vingt et un ans.

— Alors, reprit Jessie. Tu as rencontré quelqu'un ? Assieds-toi, je peux finir toute seule.

— Non, non, non... Je me trouve plus mince debout.

— Tu n'as pas l'air d'aller très bien.

— Je ne voudrais pas te déprimer.

— Nina ! Voyons ! Allez, vas-y, raconte vite, les autres vont arriver.

Nina respira un bon coup et reprit une gorgée du rouge australien : *in vino veritas*. Après tout, ça lui ferait du bien de confesser ce qui s'était passé environ sept heures plus tôt, au 24P, chez Kongur, plus connu à présent dans sa nomenclature personnelle sous l'appellation du « con-gourou ». Mais quand même, c'était un peu répugnant...

— Bon, commença-t-elle, tu sais, le type dans la tour de ma mère, le bouddhiste juif avec la zen attitude ? Il m'a invitée à... à boire une tisane.

— Ah oui, je vois, le genre infusion bio.

Elles se comprenaient très bien : les amateurs d'infusions bio étaient des mecs à manies culinaires, probablement végétariens, sans doute consommateurs de drogues douces ; du style à s'y connaître en yoga et en pratiques sexuelles orientales. Ils étaient souvent maigrichons, mais pas toujours, et plutôt féminins. Pas le macho de base buveur de bière, d'alcools forts et de café. Le genre infusion bio pouvait être léger, agréable, doux, tranquillisant même. Jessie avait déjà passé une nuit holistique avec un type de l'East Village qui ne carburait qu'à la tisane.

— Oui, t'as tout compris, approuva Nina.

Une fois mise en train, elle ne se fit plus prier. Elle raconta à Jessie qu'elle ne s'était intéressée à lui qu'à cause des circonstances, mais que, l'espace d'un bref instant, elle avait tout de même cru qu'il était vraiment inspiré, et qu'il pourrait être un partenaire sexuel attentionné.

Nina s'interrompit. Elle ne savait pas trop jusqu'où elle pouvait aller, ni combien de temps il lui restait avant l'arrivée des autres : il était plus de six heures et demie, elles auraient déjà dû être là. Elle avait envie de se sortir cette histoire du système, mais elle ne voulait en parler qu'à Jessie. Jessie comprendrait, elle serait discrète. À l'évidence, elles étaient toutes les deux sur la même longueur d'onde, ce soir.

Oui, il lui semblait que Jessie ne la jugerait pas, mais cela ne l'empêcherait peut-être pas de penser qu'elle était folle d'être montée au 24P. Les détails pouvaient la dégoûter : la franchise de

l'invitation, le manque de décorum... Jessie était beaucoup plus pudique qu'elle.

Mais Jessie attendait, très intéressée, et Nina se rassura. Elle ne la choquerait pas. Elle se risqua donc à lui raconter le début, le jeûne qu'il lui avait demandé d'entreprendre, puis sa montée à l'appartement, vêtue de fibres non synthétiques blanches. Nina marqua une pause, se demandant comment narrer avec exactitude son expérience avec Kongur Macklis (c'était le nom écrit sur sa porte). Elle regarda la carotte qu'elle s'apprêtait à trancher – une carotte bio, nouvelle, coudée et pourvue de fines radicelles ressemblant à des poils. Pouvait-elle lui décrire l'étrange organe sexuel dont il était pourvu ?

— Et alors ? Vas-y, continue ! s'impatienta Jessie.

Nina lui raconta comment Kongur l'avait accueillie, vêtu d'une culotte semblable à une grande couche blanche (ce n'était vraiment pas le moment). Heureusement, ce n'était pas une couche pour incontinent, mais un pagne indien...

— Donc il m'a ouvert dans sa couche, et dès qu'il a refermé la porte...

La sonnette l'interrompit.

Flûte. Nina et Jessie échangèrent un regard désolé. Elles n'avaient plus le temps de continuer. Il faudrait essayer de voler quelques minutes dans un coin pour terminer.

— Qui est-ce ? demanda Jessie dans l'interphone grésillant.

Question bien inutile : le son était si mauvais que même si on lui avait annoncé : « C'est Jack l'Éventreur », elle aurait quand même appuyé sur le bouton.

D'en bas, dans Butane Street, monta une réponse si faible que les deux amies eurent du mal à l'entendre. Elles perçurent un filet de voix, à peine un souffle, qui disait :

— C'est moi.